



HAL
open science

La Magnésie du Méandre de Strabon, une capitale du mauvais goût ? Sur I. Magnesia 129 dans la Géographie, XIV, 1, 41 C648

Aude Cohen-Skalli, Jeanne Capelle

► **To cite this version:**

Aude Cohen-Skalli, Jeanne Capelle. La Magnésie du Méandre de Strabon, une capitale du mauvais goût ? Sur I. Magnesia 129 dans la Géographie, XIV, 1, 41 C648. *Geographia Antiqua.*, 2022, 31, pp.111-130. hal-03835512

HAL Id: hal-03835512

<https://hal.science/hal-03835512v1>

Submitted on 16 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La Magnésie du Méandre de Strabon, une capitale du mauvais goût? Sur *I. Magnesia* 129 dans la *Géographie*, XIV, 1, 41 C648

ABSTRACT – Strabo’s account of Magnesia, a city he knew, and of its illustrious men is unusually long and negative (XIV, 1, 39-41 C647-648). Concerning honorific portraits of Anaxenor, a contemporary kitharode hired by Mark Antony, Strabo dwells on the spelling of the Homeric dative in the inscription (*Od.* IX, 3-4 *ap. I. Magnesia* 129) accompanying a new statue (probably replacing the one of *I. Magnesia* 92a) in the *epiphanestatos topos* of the theatre. Because of the carelessness of a letter-cutter, Magnesia was exposed to a criticism rooted in analogist thought, which Strabo had studied in Nysa. This is at odds with the accusative given by the manuscripts of Homer and by Eustathius, Strabo’s commentator, as well as with the common use of the *iota mutum* at the time: this grammatical purism definitely turns the neighbouring city into a capital of poor taste.

Keywords: Magnesia on the Maeander, Strabo, letter-cutter, *iota mutum*, analogist/anomalist grammarians, Homeric text, theatre, honorific statue.

email: jeanne.capelle@ens.psl.eu; skalli@phare.normalesup.org

1. STRABON ET LA VALLÉE DU MÉANDRE: GÉOGRAPHIE ET AUTOPSIE

Au début du XIX^e siècle, il fallait huit heures à William Hamilton pour parcourir à cheval le trajet de Nazilli, à l’est de l’ancienne Nysa, jusqu’à Aydın, l’antique Tralles, dans la moyenne vallée du Méandre.¹ Il y avait là une trentaine de kilomètres; une vingtaine de plus permettait de rejoindre l’actuel village de Tekin, la Magnésie du Méandre des Anciens. Le paysage observé par le visiteur de 1835 n’était guère différent de celui de l’Antiquité. Située dans une contrée très densément peuplée, la cité de Nysa était à l’époque hellénistique comme elle l’est de nos jours située sur une grande route, connue pour être la principale voie du commerce de l’intérieur vers la côte, où étaient convoyées figues, céréales et autres cultures de la mésogée, toutes étudiées par Louis Robert dans ses *Documents d’Asie Mineure*.² Depuis l’Antiquité, le tracé d’ensemble de cette route est fondamentalement resté le même: le chemin parcouru par

* Nos remerciements vont à Christel Müller, qui nous a conviées à présenter ce travail lors d’une séance de son séminaire doctoral le 21 janvier 2022 à Nanterre, ainsi qu’à Frédéric Hurlet et à l’ensemble des participants pour leurs interventions. Ils vont en outre à Patrice Hamon et à Denis Rousset, auxquels nous avons soumis notre lecture de l’inscription, à Eleanor Dickey, qui nous a éclairées sur certaines discussions chez les grammairiens anciens, ainsi qu’à nos relecteurs Carlo Franco, Didier Marcotte et Jean-Charles Moretti. Nous remercions enfin Frederik Grosser de l’Antikensammlung (Berlin) pour nous avoir procuré de nouvelles photographies d’*I. Magnesia* 129 et de son support en marbre, avoir répondu à nos questions sur les différentes faces du piédestal, et nous avoir communiqué sa lecture

autoptique, AYAH, sans hésitation possible (cf. § 4-5), ainsi qu’O. Bingöl et G. Kökdemir, directeurs successifs de la mission de Magnésie, pour leur soutien.

¹ HAMILTON 1842, pp. 533-534 (récit d’un trajet qu’il effectua le 17 octobre 1835, vraisemblablement en attelage).

² ROBERT 1977, pp. 68-73 («III. Monnaies, villes et cultes dans la vallée du Méandre. 1. Un type monétaire à Nysa») = ROBERT 1987, pp. 26-31 (sur les richesses de la vallée du Méandre et la grande route où se trouvait Nysa, voir aussi note suivante). L. Robert évoque brièvement le voyage d’Hamilton (ROBERT 1977, pp. 72, note 30 = ROBERT 1987, pp. 30, note 30).

Hamilton en 1835 ne devait donc guère différer de celui de Strabon, sans doute coutumier de cette κοινή ὁδός, qui au départ d'Éphèse rejoignait Nysa en passant par Magnésie, puis traversait l'Anatolie d'ouest en est.³ Car c'est à Nysa, à l'école du grammairien Aristodémos, que Strabon s'était formé, dans les années 40 avant notre ère.

Située à 120 stades d'Éphèse, à quasi équidistance entre cette dernière et Tralles, Magnésie constituait quant à elle une station essentielle de la κοινή ὁδός, un maillon majeur du réseau routier régional et interrégional. Qu'on arrivât à Éphèse par voie de mer ou de terre ou qu'on vînt, plus au sud, de Priène, l'étape magnète était à l'époque hellénistique non seulement un carrefour important, mais même un passage obligé pour gagner Nysa par l'ouest.⁴ L'hypothèse d'une visite de Strabon à Magnésie et dans la vallée du Méandre est du reste confirmée par le texte de la *Géographie*: il apparaît clairement au lecteur, ne serait-ce que dans la qualité et la précision accrues des notices, que les comptes rendus sur ces sites sont souvent personnels. Quoique l'autopsie ne soit expressément déclarée que dans le cas de Nysa elle-même, Strabon devait connaître plusieurs localités de la vallée. Les chapitres sur Magnésie (XIV, 1, 39-41 C647-648) ou sur le village d'Acharaka (XIV, 1, 44 C649-650) revêtent de fait toute l'apparence de descriptions de choses vues.⁵ C'est dire la valeur incomparable de cette section de la *Géographie*.

Dans le cas de Magnésie, on peut ainsi considérer que c'est le point de vue personnel de Strabon qui est donné sur la cité, d'après une expérience dont il est possible de préciser l'époque. Car, si les savants ont discuté et discutent toujours des voyages de Strabon et de leur chronologie, la date approximative de son séjour à Nysa et de sa fréquentation de la vallée du Méandre pose peu de difficultés: né vers 64 avant J.-C., Strabon avait moins de vingt ans quand il fut formé par Aristodémos, dans les années 40 avant notre ère.⁶ Les indices viennent de ce que l'on sait par ailleurs du maître: né vers 130/120, Aristodémos, illustre homérisant connu pour ses corrections à l'*Iliade*,⁷ ouvrit deux écoles, l'une à Rhodes, sans doute avant de séjourner à Rome où il fut (entre 67 et 60) le précepteur des enfants de Pompée, puis une à Nysa.⁸ L'école nyséenne représente la dernière partie de sa vie, un retour dans sa patrie, comme le confirme l'annotation biographique de Strabon: «très jeune, nous avons entièrement suivi [son] enseignement à Nysa alors qu'il était très âgé» (οὗ διηκούσαμεν ἡμεῖς ἐσχατόγηρῳ νέοι παντελῶς ἐν τῇ Νύσῃ, XIV, 1, 48 C650). Aristodémos était ainsi lui-même d'un âge réellement avancé et le géographe particulièrement novice lorsque ce dernier suivit ses cours: ce fut vraisemblablement au début des années 40, peut-être en 48-47, alors que le maître avait plus de 80 ans et le jeune homme environ 17 ans.⁹ On ne sait précisément quand l'enseignement d'Aristodémos cessa, ni quand il mourut. Mais, à moins que le géographe n'y soit retourné plus tard dans sa vie, la description de Magnésie du Méandre reflète donc probablement l'expérience de Strabon étudiant.

³ *Barrington* 61, F2. Sur le tracé détaillé de la célèbre κοινή ὁδός, décrite dans ses différentes étapes par Strabon-Artémidore (fr. 15 Stiehle, *ap.* Strab. XIV, 2, 29 C663), allant d'Éphèse vers Antioche du Méandre, puis traversant la Phrygie, la Paroree, la Lycaonie, la Cappadoce pour aller vers l'Euphrate, voir FRENCH 1998 et ROELENIS-FLOUNEAU 2019, pp. 283-285 et p. 356, fig. 19. Au départ d'Éphèse, la route devait suivre à peu près le tracé de la route nationale moderne; en revanche, au début de la vallée du Méandre, cette route passe désormais à cinq kilomètres au nord de Magnésie, par Ortaklar. Le détail de ce tracé et de son évolution est étudié par FRENCH 1998, cf. en particulier les cartes pp. 34-38. Nous remercions Guy Meyer pour ses indications.

⁴ Pour les itinéraires maritimes vers et depuis Éphèse, cf. ARNAUD 2020, p. 245 (et carte p. 243).

⁵ Sur l'autopsie strabonienne dans ce secteur d'Asie Mineure, cf. DUECK 2000, p. 19 (et p. 17, fig. 2). Pour Nysa, Strabon parle du séjour où il fut formé auprès de son maître Aristodémos (XIV, 1, 48 C650). Sur l'autopsie à Magnésie, cf.

ENGELS 1999, p. 30 et 105. Selon nous, il visita également Acharaka et son Plutonion (cf. aussi NISSEN 2009, p. 113), ainsi que Tralles, vu l'attention particulière qu'il accorde à la disposition des lieux, et à la façon dont cette dernière est construite ἐπι τραπεζίου τινός (XIV, 1, 42 C648), voir le commentaire *ad loc.* dans l'édition du livre XIV en cours par A. Cohen-Skalli.

⁶ Sur la question de la datation (y compris le *status quaestionis* sur la naissance de Strabon, depuis B. Niese), voir en détail POTHECARY 1997 et DUECK 2017, p. 1.

⁷ On conserve de lui la schol.^A ad *Il.* IX, 453c, p. 496 Erbse. Voir en détail ROBERT 1940, en part. pp. 145-146 (dans «La bibliothèque de Nysa en Carie», p. 144-148).

⁸ Sur Aristodémos et sa vie, cf. HEATH 1998 et ASCHERI 2018. Sur la reconstruction chronologique détaillée des différentes périodes de sa vie et des écoles qu'il ouvrit, nous suivons DANA 2016 (ici p. 282 pour l'école rhodienne).

⁹ Voir en détail DANA 2016, p. 278 pour la partie nyséenne de la vie d'Aristodémos.

2. STRABON, L'HISTOIRE ET LA TOPOGRAPHIE DE MAGNÉSIE

Ce qui attire d'emblée l'attention du lecteur de la *Géographie*, c'est la longueur insolite de la notice sur Magnésie du Méandre par rapport à d'autres: dans la délimitation en paragraphes et en chapitres devenue traditionnelle – le découpage en chapitres remontant à l'édition de J.Ph. Siebenkees et K.H. Tzschucke, parue entre 1796 et 1818 –,¹⁰ Magnésie, déjà brièvement évoquée en XIV, 1, 11 C636, occupe la section XIV, 1, 39–41 C647–648, soit trois pages d'une édition moderne. C'est sans commune mesure avec ce que l'on trouve pour la plupart des autres cités, décrites souvent en quelques lignes, à l'exclusion bien sûr des plus grandes, qui méritent de longs excursus, comme, en Ionie, la capitale de province Éphèse (XIV, 1, 4 C633–634 et 21–25 C640–642), que Strabon a visitée et décrite sur plusieurs pages. Même le passage sur Smyrne (XIV, 1, 37 C646), deuxième cité de la région par son importance, et sans doute vue par le géographe, n'a pas l'ampleur de celle qui concerne Magnésie.

La notice magnète traite tour à tour des différents sujets attendus par le lecteur de Strabon, la localisation de Magnésie, son origine et son histoire ancienne, son déplacement d'un site vers un autre, ses édifices et en particulier ses temples, ses grands hommes enfin, qui sont énumérés jusqu'au contemporain de Strabon, le brillant citharède Anaxénor; à ce point du récit (XIV, 1, 41 C648) commence une digression moins attendue, portant sur ce citoyen et sur l'inscription gravée en son honneur sur le piédestal de sa statue au théâtre, sur lequel se concentrera notre propos. Toutefois, avant d'en venir à Anaxénor, il faut s'arrêter sur certains aspects décrits plus haut, qui permettront de mieux cerner la topographie de la ville et la place du théâtre au sein de celle-ci.

En bon historien, Strabon distingue clairement époque ancienne (τὸ παλαιόν) et époque récente pour lui (ἐν δὲ τῇ νῦν πόλει),¹¹ et en bon géographe, site ancien et site nouveau: à l'origine, les Magnètes auraient été apparentés aux Magnètes de Thessalie ou aux Crétois, et seraient venus guidés par l'oracle de Delphes. Dès l'époque archaïque, on sait par ailleurs que les Magnètes eurent pour divinité archégète Artémis Leukophryéné, dont Strabon parle pour l'époque récente (ἐν δὲ τῇ νῦν πόλει τὸ τῆς Λευκοφρυήνης ἱερὸν ἔστιν Ἀρτέμιδος), et dont le sanctuaire se trouvait probablement déjà à l'emplacement de la nouvelle Magnésie. À date ancienne, la ville en revanche se situait ailleurs, on ne sait où: on cherche encore Palaimagnesia, l'ancienne Magnésie, qui devait être proche de l'actuelle. Intéressé par la topographie de la ville, ses déplacements et ses destructions, Strabon précise qu'elle fut détruite par les Cimmériens (τὸ παλαιὸν δὲ συνέβη τοῖς Μάγνησιν ὑπὸ Τρηρῶν ἄρδην ἀνααιρεθῆναι, Κιμμερικοῦ ἔθνους), vers 650. Après avoir été occupée par Milet (Μιλησίους κατασχεῖν τὸν τόπον) puis reconstruite avec l'aide de celle-ci, elle tomba aux mains des Perses à la fin du VI^e siècle, et, en 460, Thémistocle l'Athénien s'y exila; sa femme, ou sa fille, y fut prêtresse du sanctuaire ancien de Dindyméné, Mère des Dieux (ιεράσασθαι δ' αὐτοῦ τὴν Θεμιστοκλέους γυναικα, οἱ δὲ θυγατέρα παραδιδόασι). Thémistocle y mourut, mais son tombeau non plus n'a pas été retrouvé.

Au IV^e siècle, Magnésie fut refondée sur un nouveau site, en contrebas du mont Thorax, non loin du cours du Léthaios, un affluent du Méandre (XIV, 1, 39 C647). C'est celle-ci (fig. 1) que décrit en détail Strabon, qui parle du déplacement de la ville (εἰς ἄλλον μετακίσθαι τόπον, XIV, 1, 40 C647), toujours localisée en ce lieu à son époque. De façon générale, Strabon accorde une attention particulière aux refondations, qui furent le fait de nombreuses cités de la région, comme Éphèse, que Lysimaque inonda pour contraindre ses habitants à se déplacer (XIV, 1, 21 C639), ou Smyrne, refondée selon lui par Antigone et Lysimaque (XIV, 1, 37 C646). Beaucoup de ces refondations du début de l'époque hellénistique adoptent un plan régulier, de type hippodaméen, comme c'est le cas de la Magnésie que Strabon connaît.

¹⁰ Sur l'origine de ce découpage, cf. COHEN-SKALLI 2019, p. 106.

¹¹ L'ensemble des citations et renvois dans ce paragraphe

sont tirés de Strab. XIV, 1, 40 C647. Sur les grandes lignes de l'histoire de Magnésie rappelées ici, voir en détail BINGÖL 2020, en part. pp. 18–27.

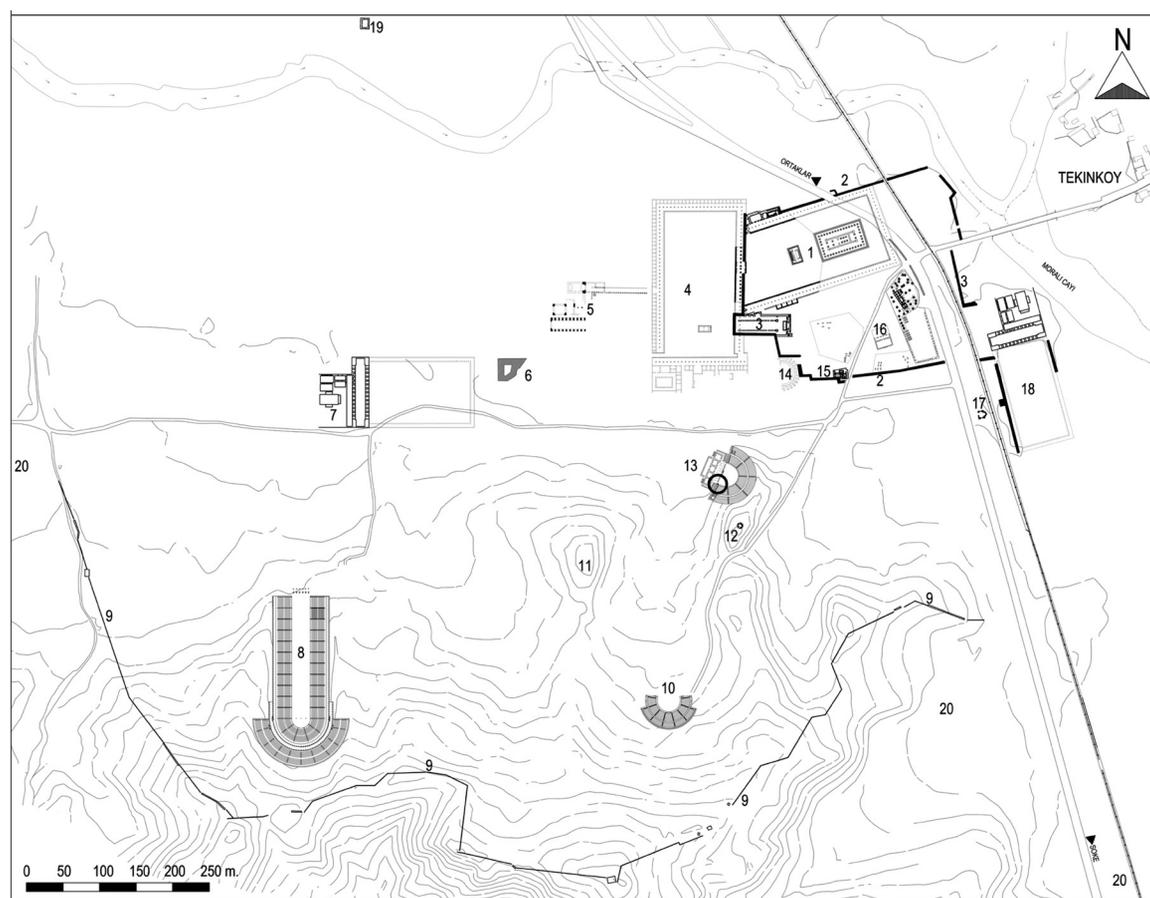


Fig. 1 – Plan de Magnésie du Méandre (dessiné par M. Yılmaz, courtoisie O. Bingöl) avec le théâtre (n° 13) et, dans le cercle, l'emplacement de l'inscription.

En la décrivant, Strabon donne quelques éléments sur la ville et son architecture, s'arrêtant sur le sanctuaire d'Artémis Leukophryéné (fig. 1, n. 1), «qui est inférieur à celui d'Éphèse par la grandeur du temple et la quantité de ses offrandes sacrées, mais le surpasse de beaucoup par l'harmonie des proportions et par l'art (τῆ δ' εὐρυθμία καὶ τῆ τέχνῃ) avec lequel l'enceinte sacrée du temple (τοῦ σηκοῦ) fut construite» (XIV, 1, 40 C647). Strabon souligne une seconde fois la grandeur du temple, qui dépasserait celle de tous les temples d'Asie «à l'exclusion de celui d'Éphèse et de celui de Didymes». ¹² Sur le temple ionique d'Artémis lui-même, reconstruit par Hermogénès, architecte actif entre la fin du III^e siècle et le II^e siècle, qui rédigea même un traité sur la conception de ce pseudodiptère, ¹³ on peut confronter les données de l'archéologie aux propos de Strabon, notamment à propos de l'εὐρυθμία du temple, terme employé par Vitruve pour renvoyer à un rythme architectural harmonieux et qui doit ici faire référence en particulier au rapport entre le diamètre inférieur de la colonne et l'entrecolonnement caractérisant l'architecture d'Hermogénès, ainsi qu'à la description du temple même par Vitruve. ¹⁴ Strabon

¹² Que Strabon parle de l'Asie au sens géographique (où il intègre d'ordinaire Samos, incluse au sein du livre XIV), comme c'est souvent le cas, ou de la province d'Asie, il semble oublier dans sa liste de géants le temple de l'Héraion de Samos (55 × 112 m) qui dépassait largement celui de Magnésie (41 × 67 m), comme le note BINGÖL 2017, pp. 39-41. Le temple d'Artémis alors en cours de construction à Sardes était également plus grand (45 × 98 m), mais sa colonnade extérieure ne fut réalisée qu'à l'époque impériale (cf. YİĞİT 2020).

¹³ On le sait par Vitruve, VII, *praef.* 12.

¹⁴ III, 2, 6 et VII, *praef.* 12. Sur l'*eurythmia* chez Vitruve, cf. en particulier I, 2, 3; VI, 2, 5. L'acception du terme en un sens architectural n'est donc pas propre à Vitruve ou l'une de ses sources hellénistiques perdues, comme le propose FLEURY 1990, p. 112, note à I, 2, 3. Sur cette notion fondamentale, voir aussi GROS 2006, pp. 271-280 et l'abondante bibliographie antérieure. Sur Hermogénès, voir en dernier lieu HASELBERGER 2020.

n'évoquera que de manière incidente (§ 3) d'autres édifices, le temple de Zeus Sosipolis sur l'agora (fig. 1, n. 4) et le théâtre (fig. 1, n. 11).

Comme toujours en fin de notice, Strabon énumère les célébrités locales de la cité qu'il décrit, mais le dernier paragraphe, lui-même singulièrement long (XIV, 1, 41 C648), est des plus atypiques: c'est la débauche qui semble caractériser avant tout ces hommes illustres, ou du moins le fait qu'aucun ne respecte les conventions, et ce dans trois pratiques différentes. Il s'agit d'abord d'un orateur, qui corrompt le style attique, puis d'un poète, qui dénature la poésie mélrique, et enfin d'un athlète, qui imite les κίναιδοι connus pour leurs mimiques obscènes dans la récitation de compositions grivoises: «Au rang des hommes célèbres de Magnésie, on place le rhéteur Hégésias, qui plus que tout autre commença à user du style appelé asianiste en dénaturant l'usage atticiste établi (παραφθείρας τὸ καθεστὼς ἔθος τὸ Ἀττικόν), le poète mélrique Simos, qui de son côté dénatura la manière des poètes mélriques antérieurs (παραφθείρας... τὴν τῶν προτέρων μελοποιῶν ἀγωγὴν) – comme le firent plus encore les lysiodes et les magodes –¹⁵ et introduisit la simodie, et le pugiliste Kléomachos, qui s'étant épris d'un cinède et d'une petite fille élevée sous la férule du cinède, se mit à imiter la manière de parler et de se comporter chez les cinèdes (ἀπεμιμήσατο τὴν ἀγωγὴν τῶν παρὰ τοῖς κιναιδοῖς διαλέκτων καὶ τῆς ἠθοποιίας)».

Ce tableau des Magnètes est déplorable non seulement sur le fond, mais aussi par sa typologie bien différente des listes données pour les autres cités, que Strabon consacre le plus souvent à leurs auteurs et à leurs philosophes: dans le cas présent, point de célèbre penseur, mais des personnages qui peuvent se produire dans des concours (orateur, poète, athlète), et uniquement des individus remarquables par le fait qu'ils ont corrompu un usage. Tous ensemble, ils contribuent de toute évidence aux yeux de Strabon à faire de Magnésie la «capitale du mauvais goût» dont parle G. Aujac dans son article «Strabon et la musique».¹⁶ On n'aurait su dire mieux. La quatrième célébrité magnète qui vient clore la liste, et dont Strabon parle longuement, est Anaxénor, sur lequel il ne porte pas de jugement explicite: on ne sait de prime abord s'il s'agit, dans cette liste, d'une exception. Anaxénor était un citharède qui se produisait dans les théâtres, à commencer sans nul doute par celui de sa patrie, sur lequel se concentrera désormais notre propos.

3. STRABON, LE THÉÂTRE DE MAGNÉSIE ET LE CITHARÈDE ANAXÉNOR

Du théâtre de Magnésie (fig. 1, n. 13), on ne distingue aujourd'hui que l'empreinte dans la colline et le noyau d'un des murs soutenant en aval le koilon. Notre connaissance de l'édifice est largement tributaire d'une fouille partielle réalisée en moins d'un an, entre l'hiver 1890 et juillet 1891, dans le cadre de la mission dirigée par C. Humann à Magnésie.¹⁷ Cette fouille a donné lieu, dans les années qui la suivirent, à une série de publications plus ou moins développées qui, sans constituer une véritable monographie, nous donnent une idée de la configuration de l'édifice, en particulier à l'époque hellénistique.

Le théâtre que fréquentèrent Strabon et Anaxénor avait été rénové à grand renfort de marbre blanc un siècle plus tôt, grâce au financement d'Apollophanès, fils d'Apollophanès, et de son entourage: en témoignent deux bases de statue placées en position symétrique de part et d'autre de l'orchestra, à la tête des murs de soutènement du koilon, qui portent des inscriptions en l'honneur d'Apollophanès et, selon toute probabilité, de son fils Démétrios (*I. Magnesia* 92b et a).¹⁸

¹⁵ Nous traduisons ici le texte du livre XIV établi par A. Cohen-Skalli (en préparation), avec notamment une transposition (καθάπερ — μαγφοδοί post ἀγωγὴν transposui).

¹⁶ AUJAC 1986, pp. 18-20.

¹⁷ DÖRPFELD 1891, pp. 265-266 (rapport préliminaire), DÖRPFELD 1894, DÖRPFELD – REISCH 1896, pp. 153-157 et HUMANN 1904, pp. 23-26.

¹⁸ L'inscription 92a, qui se réfère à la statue de l'inscription 92b, fut gravée dans un second temps (voir HOLLEAUX 1903, pp. 219-220, contra DÖRPFELD 1894 n° 1-2, *I. Magnesia* 92a-b, cf. MIGEOTTE 1984, p. 292, n° 91). Cette seconde statue honorait peut-être le fils du premier bienfaiteur (cf. Holleaux: «mais nous ne saurions en donner la preuve»). En effet, dans la première (92b), Démétrios, préposé à la construction du

En tant que lieu de rassemblement de la communauté civique, le théâtre était un des lieux majeurs de l’affichage public et on y érigea des statues d’Apollophanès, son bâtisseur, comme d’Anaxénor, en tant que citharède local de renom, semble-t-il: [κιθα]ρωδόν, διά τε τὴν ἰδίαν [αὐτ]οῦ ἀρετὴν καὶ διὰ τὴν ἐν τῷ [ἐπιτ]ηδεύματι ὑπεροχὴν («en raison de son mérite personnel et de son excellence dans la pratique de son art»), nous apprend la dédicace de la statue (*I. Magnesia* 129). C’est donc un citoyen grec, désigné par son prénom et son patronyme, qui se voit honoré par les instances de sa cité. Il se distingue par son excellence dans la citharédie, épreuve musicale qui jouissait elle-même d’un prestige incomparable en raison de la complexité que représentait le fait de chanter tout en s’accompagnant soi-même d’un instrument difficile à maîtriser. Le proverbe grec transmis par Cicéron (*Murena*, 29), *ut aiunt in Graecis artificibus, eos aulodos esse, qui citharoedi fieri non potuerint* («on devient aulède quand on n’a pas réussi à devenir citharède»), est une expression manifeste de cette hiérarchie: l’aulède ne se suffisait pas à lui-même, mais chantait accompagné par un aulète.¹⁹ Exceller parmi les citharèdes hissait donc Anaxénor au firmament des technites dionysiaques, et cela pourrait suffire à expliquer l’intérêt que lui manifeste Strabon, comme pour d’autres musiciens célèbres, à Iasos par exemple (XIV, 2, 21 C658).

Strabon ne fait cependant pas de la musique le principal mérite de son contemporain: «Le citharède Anaxénor fut loué dans les théâtres, mais il fut avant tout honoré par Antoine, qui le nomma percepteur des impôts (φορολόγος) dans quatre cités et lui attribua pour cela des soldats. Sa patrie aussi lui accorda une grande distinction en lui faisant revêtir la pourpre comme prêtre de Zeus Sosipolis». Un second témoignage littéraire, celui de Plutarque, confirme le premier, tout en plaçant le personnage sous un jour nettement plus négatif. Dans sa perspective moraliste, le biographe en fait, à l’aide d’une antonomase, le premier d’une série de figures de débauchés dionysiaques dont s’entourait Antoine en Orient tandis qu’Octave, futur Auguste, bataillait en Occident: «tandis qu’à Rome César s’épuisait en conflits internes et en guerres, Antoine lui-même menant une vie de complet loisir et de paix était revenu, poussé par ses passions, à son existence accoutumée; et des Anaxénors pour citharèdes, des Xouthos pour choraules (Ἀναξήνορες δὲ κιθαρωδοὶ καὶ Ξούθοι χοραῦλαι), un certain danseur nommé Métrodore et tout le reste du cortège turbulent (θίασος) des artistes asiatiques de cette espèce, surpassant en impudence et en bouffonnerie les fléaux originaires d’Italie (ὑπερβαλλομένων λαμυρία καὶ βωμολοχία τὰς ἀπὸ τῆς Ἰταλίας κῆρας), affluaient et gouvernaient sa cour; rien n’était plus tolérable, tous étaient emportés de ce côté-là» (*Ant.* 24, 1-2).

Le personnage est un proche d’Antoine, et donc son contemporain. Strabon évoque, comme Plutarque, le moment où le triumvir passe en Asie, à la fin de l’année 42 ou au début de l’année 41, dans l’ambition d’y redresser les finances publiques. On peut en déduire qu’Anaxénor était actif et déjà sans doute au faite de sa carrière dans les années 40 du I^{er} siècle av. J.-C. C’est à cette époque – sans doute au début des années 40 – que Strabon étudiait à Nysa (§ 1). Le géographe a donc, de près ou de loin, connu la gloire de son contemporain.²⁰ Il s’agissait d’un célèbre musicien, mais aussi d’un «minor ruler», pour reprendre l’expression employée par C. Jones pour désigner un citoyen dominant la politique de sa cité avec le support d’un *patronus* romain, comme ici Antoine, qui eut souvent recours à ces autorités locales en Asie Mineure.²¹ Anaxénor fut nommé par Antoine φορολόγος, soit, dans l’administration, le percepteur des impôts, fonction que pouvaient assumer aussi des indigènes, contrairement à celle de «publicain». Avec une garde, dans quatre cités non déterminées, il servait les intérêts

théâtre après la mort d’Apollophanès et de son collègue et successeur Maiandrios, assume les frais de la statue offerte à son père au théâtre sur les fonds dévolus aux travaux; mais dans la seconde, l’évergète encore en vie, en l’honneur duquel le futur préposé à la construction du théâtre, qui assume cette charge après Démétrios, devra payer deux statues honorifiques, l’une à l’agora, l’autre au théâtre, ne saurait être le défunt Apollophanès (*contra* MA 2013, pp. 93-94): ce serait plutôt ce même Démé-

trios, fils d’Apollophanès, premier bienfaiteur et responsable des travaux.

¹⁹ BÉLIS 1995, p. 1048, note 71. Sur le prestige des citharèdes, voir POWER 2010.

²⁰ ALY 1957, p. 44 suppose le premier cette contemporanéité.

²¹ JONES 2017, pp. 354-355. «Local “boss”», *ose* MA 2013, p. 73.

d'Antoine dans la région, ce qui devait contribuer à sa réputation. Bonne ou mauvaise, on ne sait: Strabon, qui n'est guère favorable à Antoine ailleurs dans la *Géographie*, ne se prononce pas aussi ouvertement que le fera deux siècles plus tard Plutarque le moraliste.

4. LES DEUX PORTRAITS D'ANAXÉNOR À MAGNÉSIE

Strabon nous donne une idée de la place qu'occupait Anaxénor dans l'espace public de sa cité, en signalant non pas seulement la statue du théâtre, mais en premier lieu un portrait peint sur l'agora qui n'est pas connu par ailleurs. Les deux images différaient par leur emplacement et leur technique, ainsi que par le jour sous lequel le célèbre Magnète était représenté.

Examinons donc tout d'abord le portrait de l'agora: «Sa patrie aussi lui accorda une grande distinction en lui faisant revêtir la pourpre comme prêtre de Zeus Sosipolis (πορφύραν ἐνδύσασα ἱερωμένον τοῦ Σωσιπόλιδος Διός), comme le fait apparaître également son portrait peint (ἡ γραπτὴ εἰκὼν) figurant sur l'agora (ἐν τῇ ἀγορᾷ)». Cette peinture devait célébrer Anaxénor dans sa fonction de prêtre d'une grande divinité civique, Zeus «Sauveur de la cité», à proximité du petit temple qui fut consacré à cette divinité sur l'agora (fig. 1, n. 4). L'édifice, ionique eustyle, était, comme le temple d'Artémis Leukophryéné, la divinité poliade, l'œuvre du célèbre Hermogénès (§ 2).

Ce portrait peint, certainement grandeur nature et en pied, devait recourir au minium, pigment coûteux, pour représenter la pourpre caractéristique de la tenue officielle d'un prêtre d'une importance particulière. C'est du moins l'interprétation de Strabon, sans doute guidé par la dédicace du portrait, peut-être gravée sur une stèle de pierre à proximité.²² Mais pour un Anaxénor, la pourpre ne laissait pas d'évoquer aussi l'habit de scène: les citharôdes étaient connus pour le luxe ostentatoire de leur costume ou de leur instrument. L'Évangelos de Lucien (*Ind.* 8), qui se présente à Delphes couvert d'or et de pierres précieuses, avec une cithare tout aussi richement ornée, est la caricature de telles figures. Peut-être pouvait-on aussi voir, dans ce portrait d'un citharède exerçant une prêtrise civique capitale, une image de l'engagement politique d'Anaxénor, aux côtés d'Antoine – dans le lointain héritage d'Aristonikos d'Olynthe, qui joua et combattit pour Alexandre (Plutarque, *De Alexandri magni fort.* 334f) – mais aussi au service de ses concitoyens, comme ces derniers se plurent à le souligner, l'habillant littéralement (ἐνδύσασα) de la parure de son choix.

Le portrait du théâtre en revanche, que Strabon présente dans un second temps (ἔστι δὲ καὶ χαλκῆ εἰκὼν ἐν τῷ θεάτρῳ), devait représenter le musicien, avec une dédicace vantant son excellence, comme nous l'avons vu: chaque portrait était ainsi placé dans un contexte adapté, le contexte civique et religieux de l'agora pour le premier, le contexte agonistique du théâtre pour le second.²³ Cette statue était en bronze, comme le précise Strabon (χαλκῆ εἰκὼν), matériau plus coûteux que le marbre, adapté à une exposition à l'air libre.

Si la statue, probablement refondue, a disparu, le piédestal en marbre blanc dont Strabon a copié l'inscription fut découvert en 1891 lors des fouilles du théâtre, à l'angle sud de l'orchestra. Sa partie antérieure est aujourd'hui conservée à l'Antikensammlung de Berlin (fig. 2a): le bloc, à l'origine profond de 0,64 m, semble avoir été débité pour faciliter le transport de l'inscription. L'observation de ce qui subsiste du lit d'attente, notamment la mortaise de gauche associée à des traces d'arrachement, montre que la statue de bronze était directement scellée sur le piédestal.²⁴ Elle représentait le citharède debout, en vêtement long, probablement le pied

²² Cf. *I. Magnesia* 92a où l'évergète reçoit comme Anaxénor, un siècle plus tôt, deux statues, une à l'agora, l'autre au théâtre. Alors que pour celle du théâtre, l'inscription est gravée sur la base (βῆμα), pour celle de l'agora, une stèle de pierre ([στή]λην λιθίνην) est placée à côté du portrait (παρὰ τὴν εἰκόνα), qui était donc peut-être peint, dans une configuration similaire,

ce qui bat en brèche la restitution de l'adjectif dans la première ligne conservée στήσαι δὲ αὐ[τοῦ] εἰκόνας δύο χαλκᾶς].

²³ Sur les deux portraits d'Anaxénor et les statues à l'angle de l'orchestra du théâtre de Magnésie, voir MA 2013, pp. 77, 93 et 137-139.

²⁴ D'après les photographies fournies par F. Grosser. Nous

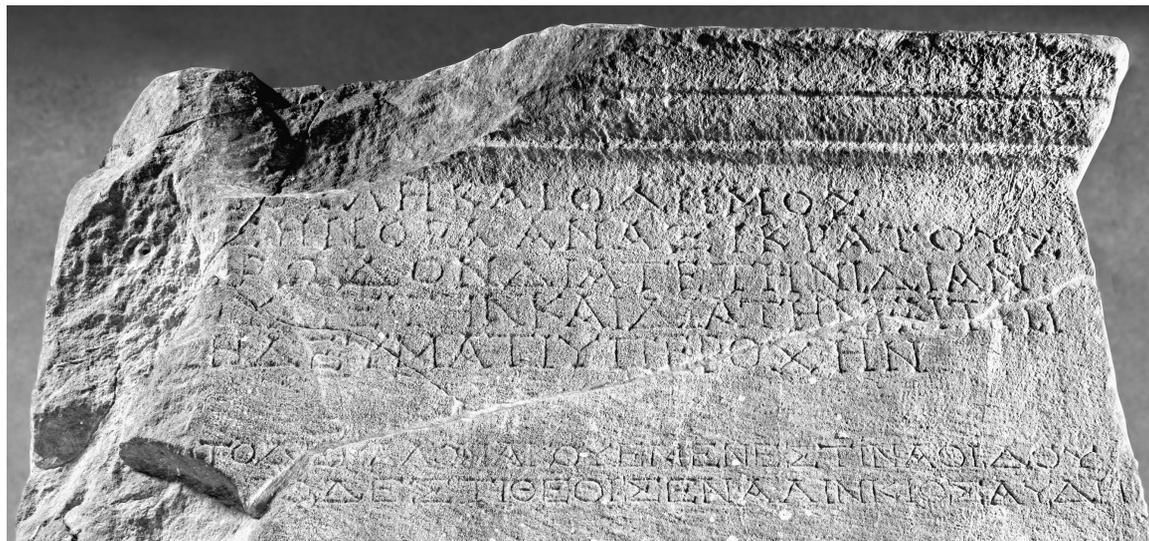


Fig. 2a – Photographie d'I. Magnesia 129 (cliché F. Vu, Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin, Preussischer Kulturbesitz, 24.03.2022, 1052).

gauche en avant, sans doute une cithare dans la main gauche. Une mortaise d'agrafe au centre demeure inexplicée; elle pourrait correspondre à un état postérieur au débitage, peut-être lié à l'installation de la pierre dans une salle d'exposition.

Au moment de la découverte, l'examen de la fondation a permis de restituer l'emplacement original de ce bloc, qui se trouvait en position de chute:²⁵ haut d'un mètre, il formait une extension de la tête du mur de soutènement antérieur sud, prenant appui sur le bloc inférieur du piédestal portant l'inscription probablement en l'honneur de Démétrios fils d'Apollophanès (I. Magnesia 92a), le couvrant totalement (fig. 4).²⁶

On a jusqu'à présent supposé qu'une statue s'ajouta à l'autre, et J. Ma a développé avec brio ce que cette restitution impliquait: une juxtaposition étagée, respectant la pente du parapet et combinant deux figures, celle de l'évergète traditionnel, mettant sa fortune à la disposition de sa cité, et celle du bienfaiteur d'un nouveau genre, Anaxénor, dans l'orbite de son patron romain.²⁷

Une telle restitution n'est cependant pas assurée: le bloc constituant la partie supérieure du piédestal ayant disparu, rien ne nous dit qu'on le laissa en place quand on érigea la statue d'Anaxénor. Il paraît curieux qu'on ait conservé une statue dont l'inscription n'était plus lisible: au mieux en distinguait-on encore les toutes premières lignes derrière les pieds du nouveau bienfaiteur. Pour installer la statue d'Anaxénor sur le piédestal d'une profondeur maximale de 0,64 m, il aurait fallu en outre tenir compte du débord de la moulure du couronnement du premier piédestal, sans parler de l'adaptation à l'ancienne statue qui se serait ainsi trouvée surplomber la nouvelle, ce qui n'était pas sans poser des problèmes, de mise en œuvre²⁸ comme de hiérarchie.

Une alternative paraît envisageable: qu'on ait conservé uniquement la partie inférieure du premier piédestal, pour des raisons statiques ou pour en étendre la surface par un nouveau

remercions également R. Nouet pour son expertise sur les mortaises de fixation de la statue.

²⁵ Hiller dans DÖRPFELD 1894, p. 14, n° 5.

²⁶ Il est regrettable que la face postérieure de l'inscription n'ait pas été décrite. Cependant les dimensions fournies comme la description de la position du bloc assurent les grandes lignes de notre restitution.

²⁷ MA 2013, pp. 93-94.

²⁸ La hauteur initiale du premier piédestal n'est pas connue et semble largement surestimée sur la restitution publiée (en grisé sur la fig. 3): même si l'on restitue une vingtaine de lignes gravées sur le bloc supérieur (pointillés correspondant à I. Magnesia 92a sur la même figure), le piédestal n'aurait guère dépassé en hauteur les chaperons du parapet, ce qui paraît plus vraisemblable.

bloc. Il paraît tout à fait possible qu'on ait démonté la statue et le bloc supérieur du piédestal, en le remplaçant ou non par un nouveau chaperon terminal, prolongeant la pente du parapet jusqu'à la nouvelle statue. Anaxénor n'aurait alors pas été juxtaposé au fils d'Apollophanès, mais affronté à Apollophanès lui-même, citharède et magistrat se répondant de part et d'autre de l'orchestra: on aurait bien eu une opposition de l'ancien évergète au nouveau, mais de façon symétrique et en miroir.

On libérait donc pour Anaxénor un emplacement de choix, à l'intersection entre parodos, orchestra et premier rang des gradins, le pendant de celui qui avait été reconnu comme l'ἐπιφανέστατος τόπος τοῦ θεάτρου préconisé pour la statue d'Apollophanès (*I. Magnesia* 92b, l. 11-12). Ces piédestaux bien en vue, depuis l'espace scénique comme depuis les gradins, semblent avoir été précisément le témoin d'un glissement dans la politique des honneurs des cités grecques, bien observable à l'échelle de l'Ionie. Au II^e siècle av. J.-C. encore, d'importants magistrats sont dédicants de statues divines à Priène²⁹ ou l'objet de statues érigées à la tête des murs, comme c'est le cas pour les deux statues de Magnésie (*I. Magnesia* 92b et a).

Un peu plus tard, au siècle des *imperatores*, à Éphèse et à Magnésie, apparaissent aux angles de l'orchestra de grands personnages liés aux Romains: Anaxénor, citoyen magnète au service d'Antoine, vient quelques années après un chevalier romain contemporain de Cicéron (*Flac.* 31) actif dans la province d'Asie en 61/60, L. Agrius Publeianus, auquel les Éphésiens dédièrent en latin une statue à l'emplacement le plus en vue de leur théâtre.³⁰ La base de Cn. Domitius Corbulo, le questeur, père du célèbre Corbulon, réemployée comme support du proskènon de l'autre côté de l'orchestra, en constitua peut-être le pendant.³¹ À l'époque impériale enfin, sous les Antonins, sinon les Sévères, on érigea, sur l'un des piédestaux du théâtre de Milet rénové, la statue de M. Antonios Apollodoros, Milésien citoyen romain exerçant la fonction d'asiarque, l'une des plus hautes charges de la province d'Asie.³²

Même si le corpus ici présenté ne représente qu'une partie du total d'origine, il montre que l'on conserva pendant des siècles, jusqu'à l'abandon des théâtres, des statues érigées à la basse époque hellénistique. Mais il laisse aussi deviner que certaines des statues restituées sur les piédestaux de tête des murs de soutènement des théâtres ne devaient pas être les premières à cet emplacement privilégié, et qu'on dut parfois les remplacer. C'est ainsi que le piédestal de L. Agrius Publeianus à Éphèse fut démonté, un siècle environ après avoir été installé, pour être intégré à la maçonnerie du passage couvert débouchant dans l'orchestra, face inscrite visible. Un double remplacement est enfin attesté au théâtre de Délos, où deux états successifs sont observables sur les deux têtes de chaperon: l'observation des scellements indique que l'on démontra, au II^e siècle av. J.-C.,³³ des statues et leur plinthe inscrite pour sceller, non de nouvelles plinthes, mais de nouvelles statues directement sur le lit d'attente des têtes de chaperon, dont la face antérieure reçut les nouvelles inscriptions, qui prenaient encore la forme de dédicaces, émanant d'un Délien d'un côté de l'orchestra (*IG XI*, 1150), d'un Athénien de l'autre (*ID* 1812).³⁴

5. L'INSCRIPTION EN L'HONNEUR D'ANAXÉNOR

Strabon, visiteur du théâtre de Magnésie, nous invite à observer plus attentivement l'inscription gravée sur le piédestal d'Anaxénor: il nous en livre une première copie, quelques

²⁹ Deux statues sont consacrées, avec une dédicace identique, à Zeus Olympien par Kléandros fils adoptif de Kallistratos, fils d'Alexis (*I. Priene* 2014, 171-172). On trouve également à Délos, à la même époque, des consécration par des magistrats de statues divines au même emplacement (voir note 35).

³⁰ *I. Ephesos* 2058, cf. HEBERDEY – NIEMANN – WILBERG 1912, KRINZINGER – RUGGENDORFER 2017, pp. 54 et 411.

³¹ *I. Ephesos* 2059.

³² *I. Milet* VI 2, 936. Les travaux du mur de soutènement durent être achevés à l'époque antonine, mais cela ne préjuge pas de la date d'installation de la statue, que la prosopographie ne permet pas de trancher.

³³ Après 110/109 dans un des deux cas.

³⁴ MORETTI 2007, pp. 127-129, pl. 52, fig. 197 (chaperons 297 et 299).

années seulement après la gravure, se contentant des deux vers homériques la concludant (§ 6). Strabon garantit ainsi la restitution de ces lignes, dont l'extrémité gauche a disparu dans une cassure parcourant toute la face inscrite (fig. 2a). Le reste des restitutions des lacunes ne prête guère à discussion.

Nous sommes redevables à F. Hiller von Gaertringen, qui avait financé et dirigé les fouilles du théâtre, de la première édition moderne du texte, comme des autres inscriptions du monument.³⁵ Notre texte fut ensuite intégré au corpus des inscriptions de Magnésie publié par O. Kern en 1904, sous le numéro *I. Magnesia* 129.³⁶ Nous nous en tenons ici au texte de l'*editio princeps*, celle de Hiller, retenant une note qui nous intéressera:

[ἡ βου]λή καὶ ὁ δῆμος
 [Ἄνα]ξήνορα Ἀναξικράτους
 [κιθα]ρῳδὸν διὰ τε τὴν ἰδίαν
 [αὐτ]οῦ ἀρετὴν καὶ διὰ τὴν ἐν τῷ
 5 [ἐπιτ]ηδεύματι ὑπεροχὴν.

 [ἡ τοι μὲν] τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ
 [τοιοῦδ' οἴο]ς ὄδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος ΑΥΔΗ

7 AYDH Hiller.

Le conseil et le peuple [honorent] Anaxénor fils d'Anaxikratès, citharède, en raison de son mérite personnel et de son excellence dans la pratique de son art.

Il n'est rien de plus beau que d'entendre un aède
 tel que celui-ci, comparable aux dieux par sa voix.

Avant d'en venir à la difficulté finale, laissée en suspens par Hiller, tâchons de reprendre la question de la datation de l'inscription. Hiller comme O. Kern ou C. Humann supposaient qu'Anaxénor, contemporain d'Antoine, avait été honoré avant la défaite de son patron romain à Actium en 31 av. J.-C., date retenue comme *terminus ante quem*. Cela n'est cependant pas certain: il n'est pas exclu qu'après la défaite d'Antoine, Magnésie ait érigé une statue en l'honneur de son célèbre citharède, d'autant que nulle *damnatio* systématique frappant Antoine n'est attestée dans les cités de la province d'Asie. Il est tout à fait possible qu'Anaxénor ait poursuivi sa carrière de musicien d'exception dans sa cité après 31. Comme Hiller lui-même le concède, l'absence des titres de φορολόγος ou de prêtre de Zeus Sosipolis constituent des arguments *e silentio* bien faibles: on ne saurait faire de la date de ces titres de nouveaux *termini ante quem* pour notre inscription, qui loin de livrer le *cursus honorum* complet du personnage, semble louer le seul musicien pour ses qualités musicales, dans une inscription dont la brièveté tient de l'épigramme, comme le soulignera Eustathe plus tard (§ 6). Il convient donc de rester prudent sur la datation de cette inscription, en se contentant de la situer vers le troisième quart du I^{er} siècle av. J.-C.

Quant au texte de l'inscription, il semble limpide, à l'exception de son dernier mot, laissé prudemment en majuscules par Hiller, ce qui revient pour un épigraphiste peu ou prou à la *crux desperationis* du philologue. Selon lui, le texte s'achèverait sur ΑΥΔΗ et l'apparence de iota final (dont l'apex supérieur pourrait vaguement se distinguer, tandis que la haste verticale, qui serait comme d'autres légèrement incurvée, se dérobe ou n'a jamais existé), ne constituerait qu'une «zufällige Verletzung des Steines», un «accident de la pierre». Cette lecture sans iota – pour toute autre lettre, la place est insuffisante – nous a été confirmée tout récemment à l'issue d'un examen de la pierre par F. Grosser de l'Antikensammlung de Berlin, dont nous avons aussi obtenu des photographies ne laissant aucun doute (fig. 2b).

³⁵ DÖRPFELD 1894, pp. 14-17.

³⁶ Cf. aussi *SIG*³ 766; PREGER 1891, n° 191; MERKELBACH – STAUBER 1988-2004, 02/01/04, p. 193.

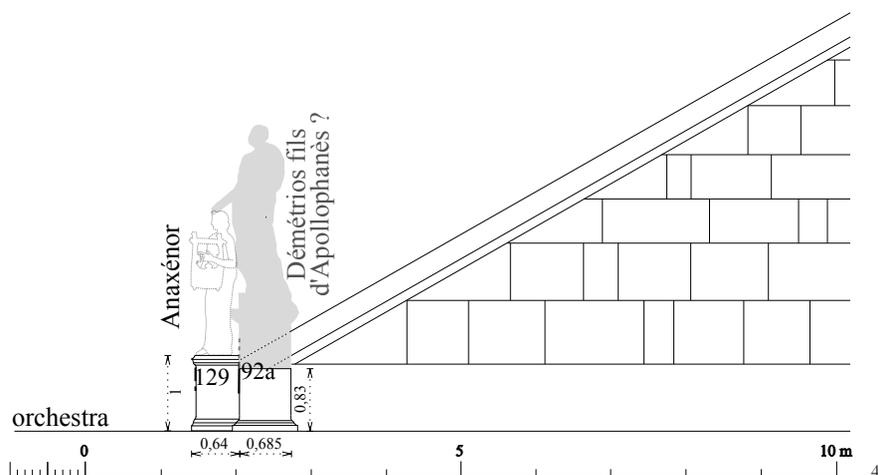
Fig. 2b – Détail des dernières lettres d'I. *Magnesia* 129 (cliché F. Vu, Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin, Preussischer Kulturbesitz, 24.03.2022, 1052). Fig. 3 – Partie antérieure du lit d'attente du piédestal (cliché F. Grosser, Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin, Preussischer Kulturbesitz). Fig. 4 – Évocation au 1:100 de la statue d'Anaxénor sur son piédestal (d'après HUMANN 1904, p. 11) restitué adossé à celui de la première statue (d'après DÖRPFELD 1894, p. 5) à l'extrémité du mur de soutènement (d'après HUMANN 1904, fig. 9) dont la partie que nous indiquons en gris fut peut-être démontée.



2b



3



4

6. STRABON, TÉMOIN DE L'INSCRIPTION

Les deux lignes finales de l'inscription, que Strabon retranscrit, constituent deux vers d'Homère situés au début du chant IX de l'*Odyssée* (*Od. IX, 3-4*): l'exkursus sur la statue d'Anaxénor et son inscription constitue la longue chute de la notice magnète (XIV, 1, 41 C648), qui se focalise sur la question de l'iota final. L'éditeur se trouve ici face à l'un de ces cas, assez exceptionnels, où l'inscription – ici une partie de l'inscription – a été conservée autant par la pierre que par la tradition littéraire ancienne, qui constitue en l'occurrence comme une tradition «indirecte» de la pierre, que l'on peut confronter à sa tradition «directe». Il convient de lire une première fois cette copie, en indiquant provisoirement en italiques le problème d'établissement du texte, avant d'en venir au détail de celui-ci et de prendre position:

ἦτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν αἰδοῦ
 τοιοῦδ', οἷος ὄδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος ἀοδη.

Il est beau assurément d'écouter un aède
 tel que celui-ci, semblable aux dieux *par sa voix*³⁷ (*sic*).

Strabon enchaîne avec le commentaire suivant, étonnement long et insolite dans la *Géographie*:

Οὐ στοχασάμενος δὲ ὁ ἐπιγράψας τὸ τελευταῖον γράμμα τοῦ δευτέρου ἔπους παρέλιπε τοῦ πλάτους τῆς βάσεως μὴ συνεξαρκούντος, ὥστε τῆς πόλεως ἀμαθίαν καταγινώσκειν παρέσχε διὰ τὴν ἀμφιβολίαν τὴν παρὰ τὴν γραφήν, εἴτε τὴν ὀνομαστικὴν δέχοιτο πῶσιν τῆς ἐσχάτης προσηγορίας εἴτε τὴν δοτικὴν· πολλοὶ γὰρ χωρὶς τοῦ ι γράφουσι τὰς δοτικάς, καὶ ἐκβάλλουσι γε τὸ ἔθος φυσικὴν αἰτίαν οὐκ ἔχον.

Mais faute d'avoir bien calculé, le graveur a omis la dernière lettre du second vers, car la largeur de la base ne suffisait pas, si bien qu'il a exposé la cité à se voir taxée d'ignorance du fait de l'ambiguïté de cette graphie, selon que celle-ci faisait du dernier mot un nominatif ou un datif. Car nombreux sont ceux qui écrivent les datifs sans iota et rejettent l'usage comme n'étant pas justifié par nature.

La critique est forte: le lapicide de Magnésie du Méandre qui eut la charge de graver l'inscription – ou, faudrait-il ajouter, le rédacteur de l'inscription honorifique votée par l'assemblée³⁸ – était fort incompétent, et le jugement que porte Strabon sur celui-ci est tout aussi sévère que ses sentences sur Hégésias, Simos et Kléomachos. Cette «erreur», l'oubli d'un *iota*, serait potentiellement à l'origine d'une dépréciation de la cité, qui serait taxée de ridicule pour la mauvaise connaissance de la langue grecque qu'auraient ses citoyens. Car – selon Strabon du moins –, le lapicide voulait écrire un datif instrumental («semblable aux dieux *par sa voix*»), mais, en ne gravant pas d'iota, il condamnait le mot final à l'ambiguïté: ce pouvait être le datif ἀοδη, ou bien le nominatif ἀοδή («*voix* semblable aux dieux»), le lecteur étant livré à lui-même pour trancher. Nous reviendrons dans un dernier temps sur cette prétendue erreur. Il faut tout d'abord envisager les problèmes que pose ce passage du livre XIV pour l'éditeur, amené à confronter plusieurs traditions: la pierre, mais aussi la tradition directe et indirecte de la *Géographie*, ainsi que la transmission de ce vers d'Homère et ses scholies.

L'apparat critique fournit les leçons données par l'ensemble des manuscrits primaires du stemma de Strabon (fig. 5), et l'étage intermédiaire des *testimonia* sa tradition indirecte, limitée ici à deux témoins.³⁹

ἦτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν αἰδοῦ
 τοιοῦδ', οἷος ὄδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος ἀοδη.

TEST. *Chrest.*^A XIV, 16; *Eust. *Comm. ad Od.* IX, 11, t. I, p. 319, 13-16 Stallbaum.

2 ἀοδη *Chrest.*^A: ἀοδη F CD¹Wgvexz ἀοδήν E D Eust.

Seule la leçon ἀοδη connaît des variantes dans les manuscrits: ἀοδη est périspomène et copié sans iota dans neuf manuscrits primaires (si l'on inclut la correction de première main du copiste de D); ἀοδή est écrit sans accent ni iota par le copiste des *Chrestomathies*^A; l'accu-

³⁷ Nous tâchons de rendre ici le datif «tronqué» qui intéresse Strabon.

³⁸ Sur les différents «responsables» possibles de l'erreur (entre rédacteur et lapicide), cf. en détail ROBERT 1955, en part. pp. 206, 210 et 214.

³⁹ Voici les témoins cités en apparat (l'exposant 1 signalant une correction de la même main). Les manuscrits primaires donnant le texte du livre XIV: F (Vaticanus gr. 1329); C (Parisinus gr. 1393); D (Marcianus gr. XI, 6); e (Marcianus gr. 606);

g (Vaticanus gr. 174); v (Ambrosianus G 93 sup.); W (Athous Vatopedinus 655); x (Laurentianus 28, 19); z (Laurentianus 28, 15). Les épitomés: *Chrest.*^A (Χρηστομάθειαι ἐκ τοῦ Στράβωνος Γεωγραφικῶν conservées dans le Heidelbergensis Pal. gr. 398); E (Epitome Vaticana dans le Vaticanus gr. 482). À cette liste, on ajoute les sigles suivants, utiles à la compréhension du stemma (fig. 5): ω et ω' sont deux hyparchétypes perdus, et Π désigne le palimpseste (Vaticani gr. 2061A et 2306 + Cryptensis A. δ. XXIII).

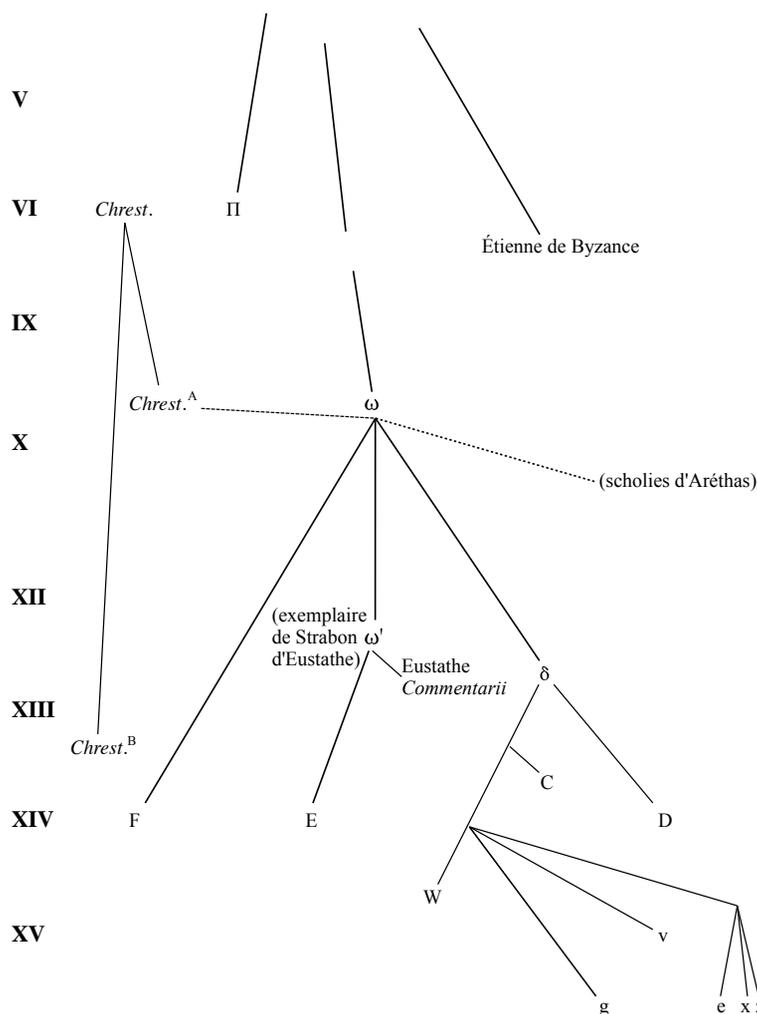


Fig. 5 – Stemma du tome II de la *Géographie* de Strabon (LEROY 2016, p. CLXIII, légèrement complété); les sigles des témoins sont donnés à la note 40.

satif αὐδῆν figure dans l'épitomé E, dans un premier jet du copiste de D et dans un extrait d'Eustathe (qui ne donne pas littéralement Strabon, d'où l'astérisque en apparat). À s'en tenir uniquement à des considérations stemmatiques et comme le faisait déjà S. Radt, l'éditeur est à première vue tenté de donner raison aux *Chrestomathies*, compilation d'extraits du géographe souvent littéraires (comme c'est le cas ici), pour leur ancienneté et leur valeur. Avec le palimpseste datable de la fin du V^e siècle (sigle II), ce recueil est en effet notre plus ancien témoin de Strabon, puisque son noyau remonte au VI^e siècle, Priscien le Lydien en étant notre premier lecteur avéré.⁴⁰ Par ailleurs, les *Chrestomathies* représentent une branche autonome de la tradition de Strabon. Aussi y occupent-elles une place cruciale.

Le premier choix de l'éditeur ne se trouve pas démenti par les arguments de contenu: le commentaire linguistique de Strabon cité ci-dessus implique deux choses, qui vont dans le même sens. D'une part, il faut éliminer toute possibilité d'éditer αὐδῆν périspomène car, au-delà du fait que le texte de l'inscription n'était pas accentué, cette leçon représenterait un datif

⁴⁰ La démonstration en a été donnée par D. Marcotte dans MARCOTTE 2014, en particulier pp. 189-196 (à voir aussi pour son importance dans l'histoire du texte); sur les *Chrestomathies*

de Strabon, voir aussi DILLER 1975, pp. 38-42 et LEROY 2016, pp. CXL-CXLIV.

– dont il ne manquerait que l’iota –, alors que la forme éditée doit être parfaitement ambiguë: le lecteur ne peut préjuger s’il s’agit d’un nominatif ou d’un datif, dit Strabon. C’est d’ailleurs ce raisonnement qu’applique le copiste du Heidelbergensis Pal. gr. 398 des *Chrest.*^A, datable du IX^e siècle: lui-même écrit le grec en minuscule et l’accentue, alors que son modèle perdu (*Chrest.* sur le stemma), datable du VI^e siècle, était en majuscule, comme l’inscription *I. Magnesia* 129 elle-même; en lisant son modèle non accentué et en prenant acte du sens du texte de Strabon, ce copiste fait le bon choix de ne pas prendre parti. D’autre part, pour revenir aux choix éditoriaux en question, il ne saurait s’agir de l’accusatif αὐδὴν, en l’occurrence d’un accusatif de relation («semblable aux dieux *quant à sa voix*»), contradictoire avec le commentaire de Strabon. On peut s’interroger sur l’origine de cette dernière variante donnée par D¹, E et Eustathe, qui ne cadre nullement avec la logique du texte: elle vient en réalité du texte d’Homère, qu’il faut à présent considérer en détail. Trois témoins de Strabon ont en effet corrigé le texte par celui du poète.

Tous les manuscrits principaux collationnés par les éditeurs de l’*Odyssee*, en dernier lieu par M. West, sont unanimes sur cette leçon: le vers 4 du chant IX s’achève sur l’accusatif de relation τοιοῦδ’ οἷος ὄδ’ ἐστί, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδὴν, et jamais, si l’on en croit les éditions, sur un datif. La citation provient de la réponse d’Ulysse au roi des Phéaciens Alkinoos: ému par l’aède Démodokos, Ulysse compare sa voix à celle des dieux. Démodokos est dit θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδὴν, l’adjectif ἐναλίγκιος étant accompagné du comparant au datif et de l’élément de comparaison (*tertium comparationis*) à l’accusatif de relation.⁴¹ Cet hémistiche est même formulaire, puisqu’on le retrouve à l’identique en *Od.* I, 371 (précédé d’un vers différent d’*Od.* IX, 3); ἐναλίγκιος peut aussi être suivi d’un autre comparé, comme en XXIV, 371 (θεοῖς ἐναλίγκιον ἄντην), ou donné avec un autre comparant, comme dans II, XIX, 250 (θεῶ ἐναλίγκιος αὐδὴν), mais les manuscrits principaux sont à chaque fois unanimes sur la leçon du *tertium comparationis*, toujours donnée à l’accusatif de relation. Les scholiastes ne livrent pas non plus de trace d’une variante au datif dans la tradition ancienne et byzantine: ils semblent tous lire des éditions donnant un accusatif de relation. La scholie in *Od.* IX, 4c (p. 5, l. 42 Pontani), conservée par le Bruxellensis 11290 (W), confirme quant à elle l’interprétation d’un accusatif de la part du scholiaste: ἐναλίγκιος αὐδὴν] κατὰ τήν, avec κατὰ au sens figuré d’«en ce qui concerne» posé comme équivalent à l’accusatif de relation qu’il lit. L’éditeur constate ainsi qu’il n’y a pas de trace de la forme strabonienne dans la tradition homérique.⁴²

La leçon donnée par D, E et Eustathe sur le stemma de Strabon vient donc de toute évidence d’Homère, ces vers étant sans doute cités de mémoire par les copistes des trois témoins en question (ou, dans deux cas, par leur modèle), ce qui ne saurait surprendre. La copie de D s’est faite dans le cercle de Maxime Planude, en 1321, avec sans doute comme maître de copie son élève Georges Lakapénos, un grammairien.⁴³ Le copiste (inconnu) de E, et Eustathe, lui-même commentateur d’Homère, appartiennent quant à eux à la même branche du stemma, puisqu’ils dérivent tous deux de l’exemplaire perdu ω’, l’édition de Strabon que possédait Eustathe dans sa bibliothèque personnelle.⁴⁴ Ils portent donc tous deux souvent les mêmes fautes, et cette hypercorrection commune n’est pas le fruit du hasard: c’était probablement déjà le cas dans ω’.

Du reste, dans la très longue série des passages de ses *Commentarii* où Eustathe utilise Strabon, l’une de ses sources de prédilection, celui qui raconte l’anecdote d’Anaxénor est lui-même particulier: si Eustathe reproduit souvent Strabon de façon littérale et, régulièrement,

⁴¹ CHANTRAINE 1981, § 56-57.

⁴² Il faut pour cela consulter l’édition très récemment parue aux Edizioni di Storia e Letteratura de F. Pontani, que nous remercions de nous avoir communiqué ce passage alors qu’il était encore inédit. Voici la scholie complète (schol. in *Od.* IX, 4c, p. 5, l. 42 Pontani): ἐναλίγκιος αὐδὴν] ὁμοίως Ιqz / κατὰ τήν W / κατὰ ᾠδὴν IX. L’éditeur annoté en apparat: *nihil in scholiis de v.l. αὐδῆ a Strabone laudata* (14, 1, 41, p. 648, 21 C.).

⁴³ Sur l’hypothèse de Lakapénos comme maître de copie du manuscrit D, voir COHEN-SKALLI – PÉREZ MARTÍN 2017. Le folio 114^v donnant ce passage a été copié par le copiste F+H (non identifié à ce jour), cf. p. 182.

⁴⁴ COHEN-SKALLI – PÉREZ MARTÍN 2017, en part. pp. 192-195 et COHEN-SKALLI 2018, en part. pp. 369-372.

en le citant nommément,⁴⁵ ce n'est pas le cas ici. L'anecdote n'est pas parfaitement fidèle à l'original de Strabon, source non mentionnée mais évidente pour le lecteur averti. Sa place elle-même n'est pas pleinement celle qu'on attendrait: en marge d'*Od.* IX, 3 (p. 318, 13-14 Stallbaum), au point attendu, Eustathe a certes déjà paraphrasé une première fois le vers d'Homère, ὡς καλὸν ἐστὶν ἀκούειν ἀοιδῶ τοιοῦδε, οἷος καὶ ὁ Δημόδοκος θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδῆν, mais c'est en commentant le vers 11 (p. 319, 13-16 Stallbaum), où Ulysse évoque la plus belle des vies (celle des banquets aux nombreux convives consommant vivres et vin et écoutant les aèdes), qu'Eustathe insère ce récit. Ici, contrairement à ce qu'indique l'édition de Stallbaum, qui corrigeait le texte en le banalisant (ou se trompait de lecture), le manuscrit autographe d'Eustathe, le Marcianus gr. 460 (f. 96r), auquel il faut nécessairement revenir, lit à la deuxième occurrence comme les manuscrits primaires de Strabon; il convient naturellement d'éditer ce passage en suivant le Marcianus:

Ἄναξινορος γοῦν τοῦ Μάγνητος γραπτὴ τίς φασὶν ἦν εἰκὼν ἔχουσα εἰς ἀοιδὸν τινα ἐπίγραμμα τὰ ἐνταῦθα ἐπιφωνηθέντα τῷ ἀοιδῷ ἔπη. Ἦγουν τὸ, ἥτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκούμεν ἐστὶν ἀοιδῶ τοιοῦδε οἷος ὃδ' ἐστὶ θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδῆν. Ὁ τε φασὶ διὰ τὴν στενοχωρίαν τοῦ ὑποκειμένου πίνακος γράψας ὁ τεχνίτης, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδῆ, γέλων ὄφλησε τοῖς ἀναγινώσκουσιν.

4 αὐδῆ Marcianus: αὐδῆ Stallbaum.

C'est ainsi du moins que, dit-on, Anaxénor de Magnésie avait peint en l'honneur d'un certain aède un portrait, avec, en guise d'épigramme, les vers épiques qui furent appliqués en ce temps-là à l'aède, c'est-à-dire: «il est beau assurément d'entendre un aède tel que celui-ci, semblable aux dieux *quant à sa voix*». Citation que l'artiste, dit-on, à cause de l'étroitesse du panneau placé sous le portrait, écrivit «semblable aux dieux *par la voix (sic)*», prêtant à rire aux lecteurs.

Divers éléments du récit se trouvent bouleversés: ce n'est plus d'une statue dont il s'agit, mais d'un portrait peint; Anaxénor en serait le peintre plutôt que le sujet, l'artiste – qui n'est d'ailleurs plus qu'un aède chez Eustathe. Manifestement, Eustathe ne comprend plus le sens que Strabon donnait à l'anecdote. Il reste que le commentateur de l'*Odyssée* semble lire dans son exemplaire ω' de la *Géographie*, tout comme le copiste de E, la leçon à l'accusatif – c'est bien la première occurrence, la citation du vers de l'inscription à proprement parler (l. 3), qui nous intéresse –, et le commentaire de Strabon qui constitue la chute de l'anecdote et semble malgré tout refléter le problème du datif souligné par le géographe, perd son sens. En tout état de cause, D¹, ainsi que E et Eustathe (ou leur modèle), utilisent Homère pour citer l'épigramme du texte de Strabon, et pêchent donc par hypercorrection.

Pour éditer ce passage du livre XIV, il faut naturellement se garder de corriger Strabon par Homère: c'est le texte de Strabon qui est en jeu, et celui-ci a délibérément fait le choix du datif, qui est pour lui la leçon correcte; en outre, il n'est pas impossible non plus qu'ait circulé, à la fin de l'époque hellénistique, une édition d'Homère qui ait donné une lecture différente de ce vers de l'*Odyssée*, en l'occurrence un datif, mais dont nous n'aurions plus trace aujourd'hui. Il faut donc suivre les *Chrestomathies* et éditer αὐδῆ.⁴⁶

7. LE JUGEMENT DE STRABON ET LES PRATIQUES D'ÉCRITURE À SON ÉPOQUE

Le texte ainsi édité, il faut revenir à présent au détail du jugement de Strabon. La première erreur selon lui est une erreur de calcul, voire un défaut de calcul: «faute d'avoir bien calculé, le graveur a omis la dernière lettre du second vers, car la largeur de la base ne suffisait pas» (XIV,

⁴⁵ Sur les habitudes de citation de Strabon par Eustathe, voir DILLER 1975, pp. 86-87.

⁴⁶ La solution adoptée par Casaubon dans sa traduction *ad loc.* (p. 648) est intelligente, quoiqu'extrême, car appliquée

à l'ensemble de ces deux vers: au sein de sa traduction latine, il donne les vers en grec sans esprits ni accents, tâchant ainsi d'imiter le plus possible le texte de l'inscription.

1, 41 C648). Strabon ne prend nullement en compte l'hypothèse que l'absence d'iota ait pu être un choix du lapicide – ou du rédacteur de l'inscription. Pour lui, le lapicide n'a pas laissé l'espace suffisant sur la pierre pour graver la lettre iota, il est à l'origine de l'omission d'une lettre: cela fait partie des erreurs courantes pour tout lapicide ou copiste distrait ou fatigué par sa tâche répétitive, au même titre que les haplographies, les omissions d'une ou plusieurs hastes etc. Mais Strabon, premier éditeur de ce texte, paraît d'assez mauvaise foi ici, car le lapicide aurait en réalité eu la place de graver un iota après le $\epsilon\tau\alpha$ s'il l'avait voulu.⁴⁷

L'iota manquant selon lui est la marque du datif instrumental: le citharède doit être dit «semblable aux dieux par sa voix ($\acute{\alpha}\nu\delta\eta\eta$)». Avant d'être une question de pratique d'écriture, il s'agit avant tout d'une question de phonétique grecque, le phénomène de simplification ou de réduction des diphtongues à premier élément long à une simple longue, en finale absolue, au datif (ou, de la même façon, à la troisième personne du singulier du subjonctif), c'est-à-dire η ou $\eta(i)$ en ionien d'Asie. Si Strabon se montre très radical dans son avis selon lequel l'iota du datif instrumental doit obligatoirement être écrit, on constate en réalité que les pratiques d'écriture le sont bien moins. Un flottement se fait jour, dès l'époque hellénistique, dans les inscriptions comme dans les papyrus, ce que reflètent aussi les quelques rares propos de grammairiens de cette époque.

Dans les inscriptions, gravées en majuscules, l'iota que nous avons coutume de souscrire était en général adscrit, comme c'est le cas trois lignes plus haut dans notre inscription (EN TΩI), ce qui prouve que le lapicide, s'il n'était pas particulièrement constant, pouvait l'adscrire, comme Strabon le souhaiterait. Mais à l'époque hellénistique, l'iota était peu à peu devenu muet (iota *mutum*): n'étant plus guère prononcé, il n'était plus toujours écrit, d'où un certain flottement au fil des siècles. Ainsi, en ionien d'Asie, à partir de la seconde moitié du IV^e s.,⁴⁸ l'iota disparaît parfois, phénomène qui s'intensifie à la basse époque hellénistique.⁴⁹ Il s'agit d'un phénomène général, qui dépasse l'échelle régionale: on retrouve ainsi la même hésitation pour α et ω en grec attique où, dès le II^e s. av. J.-C., les formes α et ω entrent en concurrence avec les diphtongues.⁵⁰

Pour envisager les pratiques d'écriture à l'époque de Strabon, il faut naturellement enquêter aussi sur les formes rencontrées dans les papyrus. Le résultat a été établi de façon systématique par E. Mayser pour les papyrus grecs de l'époque ptolémaïque, et par Fr.Th. Gignac sur tout le monde grec pour l'époque impériale, dont seules les premières décennies nous intéressent. Leur conclusion semble valoir pour l'ionien d'Asie Mineure à la fin du I^{er} siècle: la diphtongue $\eta\iota$ reste à peu près la norme au III^e siècle avant J.-C., mais s'affaiblit aux II^e et I^{er} siècles en faveur de η .⁵¹ Les papyrus montrent aisément le type et le nombre de fautes d'orthographe que faisaient les gens en écrivant le grec. L'iota adscrit n'était plus prononcé à la fin de l'époque hellénistique; ainsi, non seulement on se mit à oublier de l'écrire, mais parfois on l'ajouta même là où il n'avait nullement sa place, par analogie – c'est l'*iota abundans*, qu'on rencontre également dans les inscriptions.⁵² À son époque, Strabon n'aurait donc pas dû s'offusquer de lire un datif sans iota.

Rares sont en tout cas les discussions à ce sujet chez les grammairiens antérieurs ou contemporains de Strabon: au II^e siècle av. J.-C., Denys le Thrace dans son *Ars grammatica* précise que le deuxième type de conjugaison contracte comporte une diphtongue en α , avec un ι qui s'écrit mais ne se prononce pas, comme dans les formes $\beta\omicron\alpha\zeta$ et $\beta\omicron\alpha$ (*Gramm. Graec.* I, 1, p. 58,

⁴⁷ On pourrait arguer qu'il manquait en revanche de place pour un nu, dont l'omission constituerait une véritable faute de gravure, contrairement à l'iota *mutum*. Mais l'erreur de calcul serait particulièrement grossière, d'autant que le graveur a espacé davantage les lettres à la fin du vers, comme s'il se trouvait avoir plus de place que prévu et non l'inverse. Étant donné ce que l'on sait des pratiques d'écriture et de gravure, l'iota *mutum* est de loin l'explication la plus vraisemblable.

⁴⁸ E.g. Milet I 3, 136, l. 2 et l. 24: $\acute{\epsilon}\nu$ $\omicron\lambda\beta\eta$.

⁴⁹ Voir par ex. *I Sestos* 1, 133-120 av. J.-C.: «Die Verwendung des Iota mutum ist nicht einheitlich» (p. 43, avec une série d'exemples).

⁵⁰ Voir THREATTE 1980, pp. 353-368.

⁵¹ MAYSER 1906, pp. 103-106 et GIGNAC 1975, pp. 239-242 (la distinction entre $-\alpha\iota$ et $-\eta(i)$ est purement orthographique dans les papyrus romains et byzantins).

⁵² E.g. *I. Metropolis* 1, col. B, l. 2, après 133 av. J.-C.: $\sigma\rho\tau\alpha\tau\eta\gamma\acute{\omega}\nu$ γνώμη (P. Gauthier, *BE* 2004, n° 282, corrige en $\gamma\acute{\nu}\omicron\mu\eta$).

4 Uhlig). Quelques décennies après Strabon, Quintilien laisse entendre que l'iota de ληστῆ est purement orthographique (*Instit. or.* I, 7, 17). Ces discussions sont, à la fin de l'époque hellénistique et au début de l'époque impériale, particulièrement isolées, pour une raison simple: le problème ne semble guère se poser à l'époque de Strabon, qui se montre ici particulièrement puriste pour son temps, voire «pédant», pour reprendre le terme de J. Ma.⁵³ De tels débats n'apparaissent réellement de façon récurrente qu'à l'époque byzantine.

En cela, Strabon se comporte un peu de la même façon que nos éditeurs puristes du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui auraient eux-mêmes révisé le texte d'*I. Magnesia* 129, s'ils avaient eu à l'éditer, en en corrigeant la faute.⁵⁴ Cela revenait à imputer une faute ponctuelle au lapicide plutôt que de mettre en évidence un phénomène d'évolution de la langue, qui n'est plus considéré comme une erreur aujourd'hui.

8. UNE QUERELLE DE GRAMMAIRIENS?

Strabon souligne en outre que l'erreur est ou risque d'être mal interprétée. Il y aurait à un second niveau une erreur possible d'interprétation de la part du lecteur de l'inscription: «si bien qu'il (le lapicide) a exposé la cité à se voir taxée d'ignorance du fait de l'ambiguïté de cette graphie, selon que celle-ci faisait du dernier mot un nominatif ou un datif» (XIV, 1, 41 C648), l'absence de la lettre engendrant une faute de grammaire.⁵⁵ On s'interrogera sur l'origine d'une telle théorie.

Strabon a été formé par des grammairiens appartenant à différentes écoles, et notamment à celle de Nysa, voisine de Magnésie, sous le magistère d'Aristodémos, rhéteur, historien et grammairien homérisant, comme on l'a vu. Aristodémos était le fils du grammairien Ménékratès de Nysa, qui fut lui-même au II^e siècle le disciple d'Aristarque à Alexandrie⁵⁶ – une filiation «académique» importante pour notre propos. Le maître nyséen de Strabon était donc non seulement spécialiste d'Homère⁵⁷ – et ce type de discussions sur un vers de l'*Odyssée* devait l'intéresser –, mais il était aussi influencé par l'école d'Alexandrie, celle des grammairiens analogistes. Quoiqu'on n'ait conservé qu'une dizaine de *reliquiae* sur ce personnage et ses œuvres,⁵⁸ du moins son obédience académique est-elle assurée: Varron confirme dans son *De lingua latina* ce lien biographique avec l'école alexandrine, en classant Aristodémos au sein des analogistes, au même titre qu'un certain Aristéas, Aristoklès de Rhodes et d'autres (X, 75).

Dans la première moitié du II^e siècle s'éleva une querelle entre les analogistes d'Alexandrie et l'école adverse, celle des anomalistes de Pergame sous l'égide de Cratès de Mallos, à un moment où les deux cités rivales hébergeaient les deux plus grandes bibliothèques de l'époque. Les grammairiens de l'école analogiste, sous Aristarque, défendaient une grammaire normative, où tout faisait système et tout ce qui sortait du système était considéré comme une erreur. Les anomalistes en revanche tenaient compte de l'évolution de l'usage, qui devait, selon eux, prévaloir. Ainsi, les deux écoles proposaient deux généalogies antithétiques du phénomène linguistique.⁵⁹

⁵³ MA 2013, p. 138.

⁵⁴ A. Rehm, considérant qu'il s'agit d'une faute de lapicide, corrige Milet I 3, 136, l. 2 (*supra* note 48) en notant Ὀλβῆ(ι).

⁵⁵ L'hypothèse de G. Bean, selon qui, si le iota avait jamais existé, il serait de seconde main, est de l'ordre de la vaine boutade: «Alternatively we might suspect that some Magnesian, tired of the jeers at his city's scholarship, carved the missing letter with his penknife» (BEAN 1979, p. 209).

⁵⁶ Sur Ménékratès de Nysa, voir PAGANI 2015 et surtout, en détail, les questions de biographie et de chronologie chez

DANA 2016, pp. 278-282, qui dresse le *status quaestionis* et établit sa distinction avec Ménékratès (II), son petit-neveu.

⁵⁷ Voir déjà note 7, avec la scholie à l'*Illiade* qu'on a conservée de lui.

⁵⁸ On sait, notamment par Parthénios, qu'il fut aussi l'auteur d'*Histoires*, si bien que témoignages et fragments figurent dans le corpus de Müller, *FHG*, III, pp. 307-308. Sur la biographie et le personnage d'Aristodémos même, voir SCHWARTZ 1985 et en détail DANA 2016, pp. 282-284, qui a de façon convaincante démêlé les fils de sa généalogie et de sa chronologie.

⁵⁹ Voir notamment BROGGIATO 2014, pp. 60-61.

Soit un rapport à quatre termes. Dans un raisonnement analogiste, B est à A ce que D est à C, et si tel mot en η porte un ι au datif (comme c'est le cas dans *I. Magnesia* 129, l. 4, τῶι), un autre mot en η portera lui aussi un iota au même cas, et, de façon générale, tout ce qui sort du système est considéré comme une erreur. Il faut respecter la règle en toutes circonstances, continuer d'écrire l'iota au datif, d'autant que le nouvel usage qui se développe au cours de l'époque hellénistique introduit une confusion entre nominatif et datif; les formes irrégulières viennent souvent d'erreurs de transcription (c'est précisément ce que pense Strabon). Les anomalistes en revanche tiennent compte de l'évolution de l'usage (τὸ ἔθος), qui prévaut selon eux. Puisqu'on ne prononce plus l'iota, il n'y a plus de raison de l'écrire. L'ἔθος (*scil.* du datif avec iota) n'est pas justifié par nature, selon les anomalistes: l'usage évolue, le datif sans iota est désormais possible.

Or, n'est-ce pas précisément à l'école analogiste que l'on peut rapporter le type de critique formulé par Strabon et ses propos sur «ceux qui écrivent les datifs sans iota et rejettent l'usage comme n'étant pas justifié par nature»? De toute évidence, le géographe se fait ici l'écho de cette querelle entre analogistes et anomalistes et prend manifestement parti dans la discussion: implicitement, il montre par l'exemple que les anomalistes ont tort. C'est certainement son maître nyséen Aristodémos qui lui enseigna la pensée analogiste: naturellement, on ne peut savoir si celui-ci étudia précisément ce vers d'Homère ou cette inscription «fautive» de Magnésie en cours, s'il fit des commentaires sur le lapicide magnète, ou si cette pensée vint à Strabon lorsqu'il vit la pierre à Magnésie; quoi qu'il en soit, il semble qu'on ait ici, appliqué à un vers d'Homère, un reflet chez Strabon de la pensée analogiste de Nysa, au service de l'idée générale selon laquelle les Magnètes, d'Hégésias (§ 2) aux contemporains d'Anaxénor, mettraient à mal l'ἔθος.

9. STRABON ET LA PRÉTENDUE MAUVAISE RÉPUTATION DE MAGNÉSIE DU MÉANDRE

Il est une dernière hypothèse que l'on ne peut écarter absolument: le lapicide – ou le rédacteur de l'inscription – pourrait avoir *volontairement* gravé un nominatif, loin de tout flottement dans la graphie. Si une telle hypothèse s'avérait justifiée, Strabon aurait simplement extrapolé.

Le second vers devrait dès lors être entendu de la façon suivante: τοιοῦδ', οἷος ὄδ' ἐστί, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδή, mais le résultat est fort peu satisfaisant du point de vue du sens, «(un aède) tel que celui-ci, voix semblable aux dieux», avec une équivalence entre l'aède et le comparé, la voix, qui n'est guère acceptable; la syntaxe qui en résulte serait elle aussi fort complexe, se démarquant pleinement de celle du texte homérique – qu'on l'édite avec un accusatif de relation ou avec un datif instrumental –, voire inacceptable, car on attendrait dès lors dans la relative le féminin οἷα ἧδ' ἐστί (avec attraction du relatif et du démonstratif au féminin qui suit, particulièrement bancal après τοιοῦδ'). Enfin, à la l. 3 de l'inscription telle qu'elle est gravée, l'absence d'iota dans [κιθα]ρωδὸν (au lieu de [κιθα]ρωδὸν) montre bien que le lapicide était un adepte de l'*iota mutum*. Selon toute évidence, l'absence d'iota s'explique par les usages du lapicide, et le texte était bien conçu avec un datif et un *iota mutum*.

Ce n'est pas pour autant qu'il y a lieu, à propos d'un datif – les pratiques d'écriture au I^{er} siècle l'ont prouvé (§ 7) – de se rire de la sorte du lapicide, comme le fait Strabon avec insistance: le Nyséen d'adoption semble embrasser une position particulièrement puriste pour son époque et parler en professeur donnant une leçon d'orthographe et de grammaire – sujets auxquels il est souvent attentif dans la *Géographie*.⁶⁰ En somme, cette condamnation d'un Magnète ne constitue qu'une énième critique dans la liste des débauchés de la cité (Hégésias, Simos, Kléomachos). L'ensemble de la notice de géographie intellectuelle de Magnésie est

⁶⁰ Sur les observations à propos de la leçon à choisir, ou la graphie de tel ou tel nom ou toponyme dans la *Géographie*, voir par exemple VII, 7, 10, C328 (ἡ γραφή ἀμφίβολος οὖσα), XII, 3,

20, C549 et I, 2, 24–25 C31 (sur *Od.* I, 24 où Aristarque, après Cratès, est accusé de se perdre dans de vains détails à propos de la leçon: καὶ αὐτὸς μικρολογεῖται μάτην περὶ τῆς γραφῆς).

donc très négative: aucun Magnète ne semble épargné. Il est même légitime de se demander si le glorieux Anaxénor, paré de pourpre et porté aux nues par Antoine et le public, sur lequel Strabon ne fait aucun commentaire, ne serait pas lui aussi, implicitement, une ultime figure de l'*hybris*, comme il le sera chez Plutarque (§ 3): le lecteur connaît bien le jugement défavorable porté par Strabon sur l'adversaire d'Octave dans l'ensemble de la *Géographie*;⁶¹ l'hypothèse qu'il ne soit pas favorable non plus à son contemporain Anaxénor fait sens, quoiqu'aucun élément décisif ne la confirme.

De toute évidence, Strabon en avait en tout cas, pour une raison ou pour une autre, contre la tradition intellectuelle de Magnésie, sans que l'on sache précisément pourquoi: rien, dans l'ensemble de la tradition ni dans le corpus des parémiographes, ne laisse penser que Magnésie eût une réputation aussi détestable, à quelque période que ce soit, voire qu'elle fût la «capitale du mauvais goût» décrite par Strabon. On peut légitimement se demander si l'image négative de Magnésie, cité ignorante, n'était pas le reflet d'une idée qui avait cours à l'école de Nysa, le fruit d'une rivalité entre les deux cités voisines. Il s'agirait là d'un exemple avant la lettre des «bêtises des Grecs», pour reprendre le mot que Dion Chrysostome (XXXVIII, 38) prête aux Romains se moquant de l'acharnement avec lequel les cités grecques d'Asie Mineure se disputaient les titres de gloire à l'époque impériale, comme des enfants se bagarrant pour des vétilles, ou ici le moindre iota.⁶²

Bibliographie

- ALY 1957 = W. ALY, *Strabon von Amaseia. Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika*, Bonn, R. Habelt (Strabonis Geographica, Band 4 = Antiquitas. Reihe 1, Band 5).
- ARNAUD 2020 = P. ARNAUD, *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée et Mer Noire*, Paris, Éditions Errance (2005¹).
- ASCHERI 2018 = P. ASCHERI, Aristodemus (2), in *Lexicon of Greek Grammarians of Antiquity* (online: https://referenceworks.brillonline.com/entries/lexicon-of-greek-grammarians-of-antiquity/aristodemus-2-Aristodemus_2_it?lang=de).
- AUJAC 1986 = G. AUJAC, *Strabon et la musique*, in G. MADDOLI (a cura di), *Strabone: contributi allo studio della personalità e dell'opera*, II, Perugia, Università degli Studi di Perugia, pp. 11-25.
- BEAN 1979 = G.E. BEAN, *Aegean Turkey*, London, J. Murray (1966¹).
- BÉLIS 1995 = A. BÉLIS, *Cithares, citharistes et citharôdes en Grèce*, «CRAI», 139.4, pp. 1025-1065.
- BIFFI 2009 = N. BIFFI, *Marco Antonio nella Geografia di Strabone. Non proprio una demonizzazione*, «Athenaeum», 1, pp. 115-147.
- BINGÖL 2017 = O. BINGÖL, *Das Stadtbild von Magnesia am Mäander nach den 30-jährigen Ausgrabungen (Kurzfassung)*, in E. MORTENSEN – B. POULSON (eds.), *Cityscapes and Monuments of Western Asia Minor: Memories and Identities*, Oxford, Oxbow Books, pp. 39-41.
- BINGÖL 2020 = O. BINGÖL, *Magnesia am Mäander. Magnesia ad Maeandrum (1984-2020)*, Ankara, Geka.
- BROGGIATO 2014 = M. BROGGIATO, *Filologia e interpretazione a Pergamo. La scuola di Cratete*, Roma, Sapienza Università Editrice.
- CHANTRAINE 1981 = P. CHANTRAINE, *Grammaire homérique. II: Syntaxe*, Paris, Klincksieck (Collection de philologie classique, 4).
- COHEN-SKALLI 2019 = A. COHEN-SKALLI, *I confini tra Ionia e Caria nella carta di Strabone*, «GeogrAnt», 28, pp. 105-112.
- COHEN-SKALLI – PÉREZ MARTÍN 2017 = A. COHEN-SKALLI – I. PÉREZ MARTÍN, *La Géographie de Strabon entre Constantinople et Thessalonique: à propos du Marc. gr. XI.6*, «Scriptorium», 71.2, pp. 175-207.
- DANA 2016 = M. DANA, *Nysa et ses hommes célèbres: le destin culturel d'une cité d'Asie Mineure*, «REG», 129, pp. 267-304.
- DILLER 1975 = A. DILLER, *The Textual Tradition of Strabo's Geography, with Appendix: The Manuscripts of Eustathius' Commentary on Dionysius Periegetes*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert.
- DÖRPFELD 1891 = W. DÖRPFELD, *Magnesia am Mäander*, «AM», 16, pp. 265-266.
- DÖRPFELD 1894 = W. DÖRPFELD et al., *Ausgrabungen im Theater von Magnesia am Maiandros*, «AM», 19, pp. 1-92.
- DÖRPFELD – REISCH 1896 = W. DÖRPFELD – E. REISCH, *Das griechische Theater. Beiträge zur Geschichte des Dionysos-Theaters in Athen und anderer griechischer Theater*, Athinai, Barth und von Hirst, pp. 153-157.
- DUECK 2000 = D. DUECK, *Strabo of Amasia. A Greek Man of Letters in Augustan Rome*, London-New York, Routledge.
- DUECK 2017 = D. DUECK, *Introduction*, in D. Dueck (ed.), *The Routledge Companion to Strabo*, London-New York, Routledge, pp. 1-6.
- ENGELS 1999 = J. ENGELS, *Augusteische Oikumenegeographie und Universalhistorie im Werk Strabons von Amaseia*, Stuttgart, Steiner (Geographica Historica, 12).
- FLEURY 1990 = P. FLEURY, *Vitruve. De l'architecture. Livre I*, Paris, Les Belles Lettres.
- FRENCH 1998 = D. FRENCH, *Pre- and Early-Roman roads of Asia Minor. The Persian royal road, Iran*, 36, pp. 15-43.
- GIGNAC 1981 = F.T. GIGNAC, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods. Volume I: Phonology*, Milano, Istituto Editoriale Cisalpino (La Goliardica).
- GROS 2006 = P. GROS, *Vitruve et la tradition des traités d'architecture: Fabrica et ratiocinatio*, Rome, Publications de l'École française de Rome.

⁶¹ Sur la critique contre Antoine, souvent allusive, qui parcourt la *Géographie*, cf. BIFFI 2009.

⁶² Sur les Ἑλληνικὰ ἀμαρτήματα de Dion et la rivalité

entre les cités grecques telle que la voyaient les Romains, voir en détail HELLER 2006 (cf. pp. 13-17 pour une première définition).

- HAMILTON 1842 = W.J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus, and Armenia; with some Account of their Antiquities and Geology*, I, London, John Murray.
- HASELBERGER 2020 = L. HASELBERGER, *Der Pergamonaltar und der Architekt Hermogenes: Schatten, Raum und Wahrnehmung*, Berlin, Reimer.
- HEATH 1998 = M. HEATH, *Was Homer a Roman?*, «Papers of the Leeds International Latin Seminar», 10, pp. 23-56.
- HEBERDEY – NIEMANN – WILBERG 1912 = R. HEBERDEY – G. NIEMANN – W. WILBERG, *Das Theater in Ephesos*, Wien, A. Hilder (Forschungen in Ephesos, II).
- HELLER 2006 = A. HELLER, «*Les Bétises des Grecs*». *Conflits et rivalités entre cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Bordeaux, Ausonius (Scripta Antiqua, 17).
- HOLLEAUX 1903 = M. HOLLEAUX, *Curae epigraphicae*, «REA» 5.3, pp. 205-230.
- HUMANN 1904 = C. HUMANN *et al.*, *Magnesia am Mäander – Bericht über die Ergebnisse der Ausgrabungen der Jahre 1891-1893*, Berlin, Reimer, pp. 23-26.
- JONES 2017 = C. JONES, Strabo and the “Petty Dynasts”, in L. CAVALIER – M.-C. FERRIÈS – F. DELRIEUX (éds.), *Auguste et l'Asie Mineure*, Bordeaux, Ausonius, pp. 349-356 (Scripta Antiqua, 97).
- KRINZINGER – RUGGENDORFER 2017 = F. KRINZINGER – P. RUGGENDORFER, *Das Theater von Ephesos: archäologischer Befund, Funde und Chronologie*, Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften (Forschungen in Ephesos, 2.1).
- LEROY 2016 = P.-O. LEROY, *Strabon. Géographie. Livre XV. L'Inde, l'Ariane et la Perse*, Paris, Les Belles Lettres.
- MARCOTTE 2014 = D. MARCOTTE, *Priscien de Lydie, la géographie et les origines néoplatoniciennes de la “Collection philosophique”*, «JS», pp. 165-203.
- MAYSER 1906 = E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit. Band I. Laut- und Wortlehre. I. Teil: Einleitung und Lautlehre*, zweite Auflage bearbeitet von Hans Schmolli, Berlin-Leipzig, de Gruyter.
- MERKELBACH – STAUBER 1988-2004 = R. MERKELBACH – J. STAUBER, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, I-V, München, Leipzig, B.G. Teubner.
- MIGEOTTE 1984 = L. MIGEOTTE, *L'emprunt public dans les cités grecques*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'Études Anciennes).
- MORETTI 2007 = J.-C. MORETTI, *Le théâtre*, Athènes, École Française d'Athènes (Exploration archéologique de Délos, 42).
- NISSEN 2009 = C. NISSEN, *Entre Asclépios et Hippocrate. Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Liège, Presses Universitaires de Liège (Kernos, Suppl. 22).
- PAGANI 2015 = L. PAGANI, Menecrates (2), in *Lexicon of Greek Grammarians of Antiquity* (on line).
- PONTANI 2022 = F. PONTANI, *Scholia Graeca in Odyseam. V. Scholia ad libros ι-κ*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2022.
- PREGER 1891 = T. PREGER, *Inscriptiones Graecae Metricae*, Chicago, Ares Publishers.
- POTHECARY 1997 = S. POTHECARY, *The Expression “Our Times” in Strabo's Geography*, «Classical Philology», 92.3, pp. 235-246.
- POWER 2010 = T. POWER, *The Culture of Kitharōidia*, Washington, DC, Center for Hellenic Studies (Hellenic Studies Series, 15).
- RADT 2005 = S. RADT, *Strabons Geographika. Band 4. Buch XIV-XVII: Text und Übersetzung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- ROBERT 1940 = L. ROBERT, *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'Antiquités grecques*, I, Limoges, A. Bontemps.
- ROBERT 1955 = L. ROBERT, *Épigraphie et philologie*, «CRAI», 99.2, pp. 195-222 (réimprimé dans *Opera Minora Selecta. Épigraphie et antiquité grecques*, I, Amsterdam, Hakkert, 1969, pp. 576-600).
- ROBERT 1977 = L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, «BCH», 101, pp. 43-132.
- ROBERT 1987 = L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, Athinai-Paris, de Boccard (BEFAR, 239.2).
- ROELENS-FLOUNEAU 2019 = H. ROELENS-FLOUNEAU, *Dans les pas des voyageurs antiques: circuler en Asie Mineure à l'époque hellénistique (IV^e s. av. n.è.-Principat)*, Bonn, Habelt Verlag (AMS, 86).
- SCHWARTZ 1895 = E. SCHWARTZ, Aristodemos (30), in *Realencyclopädie*, II.1, coll. 925-926.
- THREATTE 1980 = L. THREATTE, *The Grammar of Attic Inscriptions, Vol. I. Phonology*, Berlin, de Gruyter.
- YEGÜL 2020 = F.K. YEGÜL, *The Temple of Artemis at Sardis*, Cambridge, Harvard University Press (Archaeological Exploration of Sardis, 7).